

ACADÉMIE
DES
INSCRIPTIONS & BELLES-LETTRES

COMPTES RENDUS

DES
SÉANCES DE L'ANNÉE

2017

JANVIER-MARS

LA NOUVELLE ROME,

PAR M. GLEN BOWERSOCK,
ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE

PARIS
DIFFUSION DE BOCCARD
4, RUE DE LANNEAU
2017

COMMUNICATION

LA NOUVELLE ROME,
PAR M. GLEN BOWERSOCK, ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE

Le nom de Gilbert Dagron, dont nous honorons l'œuvre et chérissons la mémoire, sera à jamais associé à la ville de Constantinople, tant le lieu historique que l'image qui anima des générations longtemps après la mort de l'empereur Constantin. C'est ce dernier qui choisit le site de Byzance pour en faire sa capitale puis lui donna son nom en 330 avant qu'elle ne fût connue sous le nom de Seconde Rome ou de Nouvelle Rome. Des siècles durant, les habitants des provinces de Méditerranée orientale devaient l'appeler simplement Rome.

La conversion de Constantin et sa décision de rebaptiser la capitale eurent pour conséquence inévitable de susciter confusion et débat parmi les chrétiens de l'Antiquité tardive sur la ville qui jouissait de la primauté ecclésiastique, voire impériale. La Rome d'Italie et sa papauté étaient notoirement enracinées dans son culte de saint Pierre, et c'est dans cette ville que résidait l'empereur romain d'Occident. Mais la nouvelle capitale de l'Orient étant le siège d'un empereur et d'un patriarche, l'Empire et l'Église semblaient posséder deux centres d'autorité rivaux. Le premier concile de Nicée, en 325, n'avait pu en tenir compte parce que Constantinople en tant que telle n'existait pas encore. Dès la fin du IV^e siècle, cependant, les titres contradictoires des deux capitales provoquèrent un débat public. En 380, Théodose proclama que l'ancienne Rome du pape Damase serait le siège de la chrétienté orthodoxe, mais dès l'année suivante le concile de Constantinople réaffirma l'orthodoxie de Nicée depuis 325, avec sa primauté ecclésiastique sur la Rome italienne à travers sa communion avec les évêques orientaux¹.

Ce dilemme autour des villes occidentale et orientale de Rome reflète le paradoxe né de l'existence d'une seconde Rome à la

1. *Cod. Theod.* 16. 1. 2 et 3.

fin du IV^e siècle. Datant précisément de cette époque, le « trésor d'argenterie » de l'Esquilin illustre la position instable des deux villes à cette époque. Il contient de petites images personnifiées, ou *tychai*, de quatre grandes villes de tout l'empire (fig. 1), qui ornaient vraisemblablement la demeure d'un riche résident de la colline de l'Esquilin, dans la Rome italienne. Cette Rome est naturellement l'une des quatre villes (fig. 2), mais elle est aussi la seule de Méditerranée occidentale. Les autres se situent toutes trois en Orient : Constantinople (avec une corne d'abondance, fig. 3), Antioche (avec une figure de nageur qui représente l'Oronte, fig. 4) et Alexandrie (avec la proue d'un navire sous le pied de la ville, fig. 5). C'était un signe clair du glissement du pouvoir à l'est. Au fil des décennies suivantes, les trois villes allaient garder leur place éminente de patriarcats avec Jérusalem. La relation entre l'ancienne Rome et la nouvelle devint de plus en plus litigieuse et menaça d'enfoncer un coin entre le pouvoir sacerdotal et le pouvoir séculier. Dans sa lettre célèbre de 494 à Anastase, sur laquelle notre confrère Pierre Toubert a apporté un éclairage incisif, le pape Gélase semblait prôner une doctrine des deux pouvoirs, papal et impérial².

Dans une étrange déclaration du patriarche de Constantinople Jean II, après le schisme d'Acace, en 519, les deux Rome furent solennellement proclamées une, ce qui ne résolut guère le problème en créant l'anomalie d'un dédoublement de « Rome » sans utiliser le pluriel. Ce fut le thème d'une étude importante que Gilbert Dagron publia en 2002, « Constantinople, la primauté après Rome », examinant les divers efforts pour établir la primauté de l'ancienne Rome en tant que capitale tant religieuse qu'impériale³. Je voudrais ici explorer le sens et la portée du nom de Nouvelle Rome en hommage à ce savant prolifique et novateur, qui fut sans doute un des plus grands byzantinistes français de l'époque moderne.

En 1453, Constantinople tomba devant les Turcs ottomans et la ville, qui allait devenir Istanbul, cessa aussitôt d'être Rome. Dans les premières décennies du XVI^e siècle, le moine russe Filofei (Philotheos

2. P. Toubert, « La doctrine gélasienne des deux pouvoirs : Propositions en vue d'une révision », dans *Studi in onore de Giosuè Mosca*, C. D. Fonseca et V. Sivo éd., Bari, 2000, p. 519-540.

3. G. Dagron, « Constantinople, la primauté après Rome », dans *Politica, retorica e simbolismo del primato: Roma e Costantinopoli IV-VII secc. d. C., Convegno internazionale di Studi in Omaggio a Rosario Soraci (4-7 ottobre 2001)*, F. Elia éd., Catane, 2002, p. 23-38, repris dans G. Dagron, *Idées byzantines*, vol. 2, Paris, 2012, p. 705-714.



FIG. 1. – *Tychai* du « trésor d'argenterie » de l'Esquilin.

[Philothée], sous sa forme grecque) du monastère Éléazar de Pskov écrivit au tsar Vassili III : « Deux Rome sont tombées, mais la troisième demeure, et il n'y en aura jamais de quatrième⁴. » Cette déclaration apocalyptique adressée au souverain de Moscou affirme que sa ville n'est pas seulement la ville du tsar, Tsargrad, mais Rome, la Troisième Rome. À en croire Filofeï, le renom et la gloire, par quoi il désignait la capitale de la Chrétienté, avaient de longue date déserté la Rome italienne, d'où ils étaient passés à Byzance, qui prit le nom de Constantinople et devint la Deuxième Rome. Avec la chute de cette grande ville du Bosphore devant les Turcs ottomans en 1453, un peu plus d'un demi-siècle avant la lettre de Filofeï, cependant, Moscou pouvait désormais revendiquer le nom antique et tout ce qu'il impliquait. Le moine avait raison. Il n'y a jamais eu, et il n'y aura vraisemblablement jamais, de Quatrième Rome.

La ville originelle du Bosphore a survécu, quoique sous deux noms modernes : Constantinople, ou Constantinoupolis en grec, et Istanbul en turc. Elle n'est plus la Nouvelle Rome, même si le souvenir en persiste aujourd'hui encore dans le mot turc *Rum*, et l'adjectif *rumeli*. *Rum* n'est rien de plus que le mot Rome. Linguistiquement, tout au moins, la Nouvelle Rome n'est jamais morte. Mais quand les Turcs musulmans conquièrent Rome, elle cessa naturellement d'être

4. V. Malinine, *Старец Елеазарова Монастыря Филофей и его послания*, Kiev, 1901, p. 50-55 ; N. Andreyev, « Filofey and his Epistle to Ivan Vasil'yevich », *Slavonic and East European Review* 38, 1959-1960, p. 1-31. Sur l'ensemble de la question, voir H. Schaefer, *Moskau das dritte Rom*, Hambourg, 1929, 2^e éd., Darmstadt, 1957. Voir aussi *Roma Constantinopoli Mosca, Da Roma alla Terza Roma: documenti e studi I*, Naples, 1983.



FIG. 2. – Rome.

la capitale chrétienne, ce qui permit à Moscou d'en revendiquer l'appellation au nom de la chrétienté orthodoxe.

La puissance du nom et du concept de Rome traversa le monde méditerranéen antique et médiéval, et unit l'Empire byzantin aux Slaves qui entrèrent en contact avec lui. Quand Constantin transféra le siège de l'Empire à Byzance, sitôt après avoir triomphé des successeurs de Dioclétien, il laissa le pape, vicaire du Christ, à



FIG. 3. – Constantinople.

Rome mais déplaça en Orient les prétentions impériales de la ville. Ce faisant, il transforma involontairement en réalité les peurs les plus sombres de la Rome augustéenne. Après la défaite de la reine égyptienne Cléopâtre à Actium, en 31 avant notre ère, les Romains avaient en effet voulu prouver que somme toute, ils n'étaient pas une nation décadente originaire de Méditerranée orientale. Mais ils n'avaient pas la tâche facile. Malgré leur nom, les Romains



FIG. 4. – Antioche.

s'estimaient étrangers en Italie, tout comme le reste du monde méditerranéen. Nous pouvons raisonnablement examiner la résonance du nom romain en Orient dans l'Antiquité tardive en référence à ce problème fondamental de l'identité romaine. La légende de l'arrivée d'Énée sur les côtes du Latium ne laissait aucun doute à ce propos :



FIG. 5. – Alexandrie.

ses camarades et lui étaient des réfugiés de Troie et de la guerre de Troie.

Vers la fin de l'*Énéide* de Virgile, Junon, la consort de Jupiter, évoque la perspective redoutée d'une renaissance de Troie, et dans un vers mémorable déclara : « Troie est morte, permets qu'elle reste morte avec son nom », *occidit, occideritque sinas sine nomine*

*Troia*⁵. L'image de l'occidentalisation des anciens Troyens convenait manifestement aux Romains, qui pouvaient maintenant se dire Italiens, un peu comme les Britanniques devenus Américains dans le Nouveau Monde. Conscient de ce mythe idéologique, Auguste envoya une colonie de vétérans romains s'établir non pas dans l'ancienne Troie, mais dans une ville proche du territoire de Troie qui devait son nom à Alexandre le Grand : Alexandrie de Troade⁶. La colonie d'Auguste était clairement apotropaïque, destinée à repousser tout effondrement potentiel en séparant nettement Rome de ses origines orientales et en démontrant son rôle de maîtresse du monde méditerranéen.

Plus de trois siècles après, en 324, quand Constantin assumait le leadership incontesté de tout l'Empire méditerranéen après la défaite de son dernier rival, Licinius, il choisit d'établir sa capitale impériale sur le Bosphore, à Byzance. Selon des récits de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge, cependant, il avait d'abord choisi pour capitale le site d'Alexandrie de Troade⁷. Cette histoire est née d'angoisses profondément enracinées à Rome et suggère que Constantin souhaitait absorber dans sa nouvelle capitale les vieux liens mythologiques de la Rome ancienne avec Troie⁸. Ce n'est pas un hasard si on dit qu'il fit venir de Troie la statue colossale d'Apollon Hélios qu'il choisit de placer au sommet de sa colonne de porphyre à Constantinople⁹.

5. Virgile, *Aen.* 12, 828.

6. Suétone, *Caes.* 79, 4, rapporte que Jules César avait pensé déplacer la capitale à Alexandrie ou Ilion : *fama precrebruit migraturum Alexandream vel Ilium*. Nicolas de Damas, *Vie d'Auguste* 20, 68 [FGH II. A. 90, F 130], rapporte la même rumeur (Égypte ou Ilion). La colonie d'Auguste pourrait bien être la refondation d'une colonie établie par Antoine. Un nouveau texte légionnaire, avec les pièces d'Alexandrie de Troade, montre qu'une colonie était déjà en place en 30 avant notre ère : M. Riel, *The Inscriptions of Alexandria Troas*, Bonn (*Inscriptionen aus Kleinasien*, 53), 1997, p. 20-21 et 224-225. Les colons d'Auguste arrivèrent relativement tôt dans son principat, et cette activité illustre avec éclat la pertinence contemporaine des alarmes chez Horace et Virgile.

7. Zosime 2, 30 (avec le commentaire de Paschoud dans la 2^e édition Budé, Paris, 2000, p. 241). Cf. Sozomène 2, 3, 2 avec *Cassiodori-Epiphani Historia ecclesiastica tripartita (Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum, 71)* ; 2, 18, 2 et Lorenzo Valla, *De falso credita et ementita Constantini donatione* I, éd. W. Setz, Berlin, 1975, p. 63. Le commencement des travaux à Byzance en novembre 324 n'exclut pas nécessairement que Constantin ait envisagé la région de Troie pour sa ville, dès lors qu'il y eut accès après la défaite de Licinius à Chrysopolis le 18 septembre 324. Même si l'histoire est légendaire, elle est certainement tendancieuse.

8. A. Alföldi, « On the Foundation of Constantinople: a Few Notes », *Journal of Roman Studies* 37, 1947, p. 10-16.

9. Procope, *Bella* 5, 15, 14 ; Malalas, *Chron.* 13, 320 (Bonn) ; *Chronicon Paschale* I, 528 ; Zonaras 13, 3, 24-27. Voir G. Fowden, « Constantine's Porphyry Column: the Earliest Literary Allusion », *Journal of Roman Studies* 81, 1991, p. 119-131, surtout p. 125-131 sur la statue.

La ville qu'il créa à Byzance en mai 330 tenait directement son nom de son fondateur : Constantinoupolis. Et elle garda son nom jusque dans les temps modernes. Au XV^e siècle, Lorenzo Valla fit de la confusion de Byzance avec Constantinople dans la frauduleuse *Donation de Constantin* l'un de ses arguments les plus puissants contre l'authenticité de ce document¹⁰. Au XX^e siècle, l'extension du vieux nom de Stamboul, désignant un ancien quartier de la ville, en Istanbul pour désigner la ville entière se fit dans le sillage des réformes de Kemal Atatürk. Entre Constantin et le temps présent, cependant, la ville a longtemps gardé le nom de Rome à travers la Méditerranée orientale. Cette nomenclature se reflète encore dans les mots *rūm* et *rūmiya* en arabe, et, on l'a vu, *Rum* et *rumeli* en turc.

Les annales des études byzantines sont riches en études sur l'émergence et les implications de Rome comme nom de Constantinople. Franz Dölger a démontré que Constantin n'était pas l'introducteur de ce nom pour sa nouvelle ville¹¹ et que, vraisemblablement, l'empereur ne se serait guère intéressé à un nom appelé à éclipser le sien dans la formation sonore de Constantinoupolis. En revanche, les implications de sa nouvelle fondation pour la réputation de l'ancienne Rome en Italie ne devaient pas échapper aux Grecs d'Orient. Leur proclamation d'une Deuxième Rome ou d'une Nouvelle Rome n'était qu'une affaire de temps¹².

La toute première apparition de cette terminologie dans les textes du IV^e siècle qui nous sont parvenus se trouve dans un discours de l'orateur païen de Constantinople, Thémistios. En mai 357 il déclara que le monde habité, l'*οἰκουμένη*, avait deux grandes *metropoleis*, qu'il identifia comme la cité de Romulus et celle de Constantin. Celle-ci, affirma-t-il explicitement, était la Deuxième Rome¹³. Il s'agit d'une formulation officieuse et rhétorique, mais c'est seulement

10. L. Valla, *De falso credita et ementita Constantini donatione*, op. cit. (n. 7), IV, p. 108-110. Comme le démontre ce dernier, p. 10-11, Valla écrivait en avril-mai 1440.

11. F. Dölger, « Rom in der Gedankenwelt der Byzantiner », *Zeitschrift für Kirchengeschichte* 56, 1937, p. 1-42, et dans *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal, 1953, p. 70 et suiv.

12. Voir J. Irmscher, « "Neurom" oder "zweites Rom" – Renovatio oder Translatio », *Klio* 65, 1983, p. 431-439.

13. Thémistios, *Orat.* 184A : δευτέρα Ῥώμη. Cf. 42C : ...τῆ νέᾳ Ῥώμῃ πρὸς τὴν ἀρχαίαν, et 84A : ὁ πᾶτερ ἀνθρώπων, ὁ πολιοῦχε, καὶ τῆς ἐφ᾽ ἄρας Ῥώμης καὶ τῆς ἐσπερίας. Dans un discours écrit quelques années auparavant, Himérios (*Orat.* 62, 5, éd. Colonna) avait déclaré que seule Constantinople avait dépassé en merveille la ville de Romulus : σὸ καὶ τὴν Ῥωμύλου πόλιν μόνη παρήλθεσ τῷ θαύματι.

quelques décennies plus tard, d'après le troisième canon du Concile de Constantinople en 381, que la vieille Rome et la nouvelle Rome allaient recevoir un statut comparable, précisément sous ces noms, mais avec une antériorité (τὰ πρεσβεῖα τῆς τιμῆς) à la vieille Rome. Deux pères de la Cappadoce, Grégoire de Nazianze et Grégoire de Nysse, témoignent clairement par leur licence poétique de l'essor rapide de cette nomenclature. Grégoire de Nazianze usa de la diction homérique pour qualifier la Rome du Bosphore d'ὄπλοτέρα (« la jeune »), et, dans une épigramme, Grégoire de Nysse parle de la νεοθηλέα Ῥώμην (« la Rome qui vient de germer¹⁴ »). L'historien de l'Église Socrate ne devait pas hésiter à nommer tout simplement Constantinople Δευτέρα Ῥώμη, la Deuxième Rome¹⁵.

Les historiens de l'Antiquité tardive savaient parfaitement la différence entre la Rome ancienne et la nouvelle tout en ayant conscience de l'évanescence progressive de la capitale italienne dans les provinces orientales. La vieille Rome s'effaçait purement et simplement des esprits. L'historien de l'Église Théodoret de Cyr, en Syrie, observa que la Rome d'Italie avait autrefois (ἔσχον) des poètes, des historiens et des orateurs, comme si tel n'était plus le cas¹⁶. L'historien Procope avait conscience du goût ancien de Rome pour l'urbanisation. Les Romains, observa-t-il, étaient plus φιλοπόλιδες qu'aucun autre peuple et se targuaient de conserver les mémoriaux civiques – tant les bâtiments que les reliques (et il donne en exemple le vaisseau d'Énée)¹⁷. Quand Procope en vient aux exploits de deux généraux romains hors pairs, Aetius et Boniface, excellents par leur vaillance et leur grandeur d'âme, il écrit que l'on n'aurait pas tort de les appeler, l'un ou l'autre, « le dernier des Romains¹⁸ ». Peut-être n'est-ce qu'un salut rhétorique, mais dans ces passages la ville n'est que l'ombre d'elle-même, à peine plus qu'un artefact historique.

L'exemple le plus parlant de la réputation de la vieille Rome dans l'Orient de l'Antiquité tardive parmi ceux qui étaient familiers de son

14. Grégoire de Nazianze, *Anth. Pal.* 8, 79, 9 (cf. *Anth. Pal.* 16, 378 pour le même adjectif), et Grégoire de Nysse, *Anth. Pal.* 1, 5, 5.

15. Socrate, *Hist. Eccl.* 1, 16.

16. Théodoret, *Curat. Graec. Affect.* 5, 74 (p. 250 éd. Canivet). La conscience que Théodoret a des deux Rome le conduit parfois à appeler la ville originelle ἡ μεγάλη (ou μεγάλη) Ῥώμη : *Hist. Relig.* 26, 11 ; *Epist.* 29, 121, 146.

17. Procope, *Bella* 8, 22, 5-8.

18. Procope, *Bella* 3, 3, 15.

ancienne gloire est l'histoire systématique de Hésychius Illustrius de Milet. Lecteur vorace, Photius lut cet ouvrage et rapporta qu'il couvrait tout, du roi Bel des Assyriens jusqu'à l'empereur Anastase¹⁹. Puisqu'il semble ressortir d'un autre ouvrage mentionné par Photius que Hésychius écrivait sous Justinien, nous pouvons observer chez lui les attitudes d'un historien bien informé du VI^e siècle envers les deux Rome.

Dans la longue partie « romaine » de son histoire générale, Hésychius couvrait évidemment la fondation légendaire par des exilés troyens, le temps des rois, l'introduction des consuls et l'histoire de la République jusqu'à la dictature de Jules César. Après la mort de celui-ci, Hésychius retraçait les fortunes de la Rome impériale jusqu'au moment où, dit-il, Byzance acquit sa grande réputation de puissance : un moment qu'il date explicitement de 330, l'année où Constantin rebaptisa la ville à son nom²⁰. Après quoi, selon Photius, le récit romain de Hésychius était consacré à l'histoire de Constantinople jusqu'à la mort d'Anastase. Pour autant qu'on puisse le dire à partir du résumé de Photius, la vieille Rome disparaît totalement et l'Ἱστορία Ῥωμαϊκή de Hésychius devient largement ou exclusivement une histoire de la nouvelle Rome.

Le transfert de la tradition et de la nomenclature de l'ancienne à la nouvelle Rome occupe une place de choix dans deux autres œuvres historiques de l'époque justinienne, la *Chronographie* de Jean Malalas et le *Des Magistratures* de Jean le Lydien, qui témoignent d'une connaissance approfondie de la République et de l'Empire romains²¹. Jean le Lydien avait une excellente connaissance du latin, mais son ouvrage sur la survie des institutions est composé en grec et porte un titre secondaire où l'adjectif « romain » désigne aussi bien la vieille ville que la nouvelle : Περὶ ἀρχῶν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας. Revendiquant la continuité, Jean le Lydien présente Constantinople

19. Photius, *Biblioth.* 69, p. 101-102 dans l'édition de R. Henry dans la CUF, vol. 1.

20. *Loc. cit.* : μέχρις ὅτου Βυζάντιον ἐπὶ μέγα δόξης ἰσχύος ἦρθη. Selon Photius, Hésychius donne pour date la 277^e olympiade, traduit à tort par 267^e dans la version française de Henry (erreur qui s'explique peut-être par l'omission accidentelle de dix après soixante).

21. Sur Malalas, voir *The Chronicle of John Malalas*, traduite par E. et M. Jeffreys, et R. Scott, Melbourne, 1986 ; A. C. Bandy, *Ioannes Lydus, On Powers or The Magistracies of the Roman State*, Philadelphie, 1983 ; *Recherches sur la Chronique de Jean Malalas*, éd. J. Beaucamp, Paris, 2004. Sur Jean le Lydien, voir M. Maas, *John Lydus and the Roman Past: Antiquarianism and Politics in the Age of Justinian*, Londres, 1992, et Chr. Kelley, *Ruling the Later Roman Empire*, Cambridge MA, 2004, chapitres 1 et 2.

comme « notre Rome » (I, 20). Des savants comme Malalas, Jean le Lydien et Hésychius connaissaient bien l'histoire de l'ancienne Rome et, à leurs yeux, les institutions de la nouvelle en procédaient. Mais aucun d'eux ne montre le moindre intérêt pour l'histoire et les institutions de la vieille ville après mai 330.

Historiens et savants mis à part, les Orientaux de l'Antiquité tardive s'exprimaient pour la plupart comme si la Rome d'Italie n'existait pas. Cet oubli semble s'être installé assez tôt après l'association du nom de Rome avec Constantinople, ainsi que le suggère le récit de Hésychius. Dans une communication présentée devant cette compagnie, notre correspondant Denis Feissel a démontré qu'un certain Mouselios, qui offrit à Constantinople un Mouseion (ainsi nommé par une fine allusion au nom arménien de l'homme), fut un bienfaiteur local sous le règne de Théodose II²². Des inscriptions en latin et en grec le rattachent à Théodose et reproduisent deux épigrammes qui le commémorent. On peut les lire intégralement dans les copies conservées dans l'Anthologie palatine, avec cette troisième épigramme :

Μουσειον Ῥώμη δὲ χάρισσατο καὶ βασιλῆος
εἰκόνα θεσπεσίην ἐντὸς ἔγραψε δόμων.

Décrivant la largesse de Mouselios, avec une peinture de l'empereur dans l'édifice, le poète désigne simplement la ville sous le nom de Rome. D. Feissel signale à juste titre cet usage remarquablement précoce du simple nom sans le moindre qualificatif comme « deuxième » ou « nouvelle », mais observe qu'à la fin du V^e siècle cette manière de désigner Constantinople était déjà devenue courante.

Deux épigrammes du grand aurige Porphyre, de l'aube du VI^e siècle, l'attestent. L'une (*Anth. Pal.* 15, 47) précise que Porphyre est né en Libye mais a été élevé à Rome, tandis que l'autre (*Anth. Pal.* 16, 350) fait référence à la chute d'un usurpateur à Rome. Dans les deux cas, le nom sans ornement de Rome renvoie sans conteste à Constantinople. D'autres épigrammes de l'Anthologie montrent le même usage. De même dans une inscription (fig. 6) commémorant une jeune fille d'Aphrodisias ses origines sont indiquées sans ambiguïté

22. D. Feissel, « Le *Philadelphion* de Constantinople : inscriptions et écrits patriographiques », *Comptes rendus des séances de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2003, p. 495-523.



FIG. 6. – Inscription d’Aphrodisias mentionnant une jeune fille originaire de Ῥώμης.

par les mots Ῥώμης (Rome, *i. e.* Constantinople,) καὶ Φαρίης, et Alexandrie²³. On retrouve exactement la même expression, avec le même sens, chez Agathias (*Anth. Pal.* 7, 612)²⁴. Il est clair que cet usage avait essaimé en Méditerranée orientale et jeté les fondations de *Rum* et autres mots apparentés pour désigner Constantinople et les Grecs byzantins non seulement en grec mais aussi en d’autres langues telles que le syriaque, l’éthiopique et l’arabe.

Dans les textes syriaques, la ville de Rome est toujours Constantinople et les Romains toujours les Byzantins. Un verset des Psaumes avait prédit que le roi des Grecs, au dernier jour, serait un roi de Koush – autrement dit, un Éthiopien. Les traditions syriaques et éthiopiennes sur ce verset, que l’on trouve dans des textes apocalyptiques des deux langues, reflètent à nouveau l’usage de *Rum* (Rome) pour Constantinople et de Romains pour les Byzantins²⁵.

23. Ch. Roueché, *Aphrodisias in Late Antiquity*, Londres, 1989, p. 201, n° 154 (sans commentaire sur « Rome »). C. P. Jones a considérablement amélioré les lectures de cette inscription dans la nouvelle édition figurant dans son article, « Aphrodisias in Late Antiquity », *Epi-graphica Anatolica* 46, 2013, p. 169-175.

24. Jean Gascou me signale aimablement *P. Cairo Masp.* I. 67032, 5-6 (de 551) : ἐν τῇ λαμπρῇ καὶ [ἐν]δόξῳ Φλ(αίου) Κ[ω]νσταν[τι]νού[πο]λ[ι] π[ό]λει Ῥώμη.

25. *E. g. Kebra Nagast*, chap. 113 et 117 (*negus r’ my’*).

Les Éthiopiens ne savaient rien de la Rome d'Italie. Ce sens proche-oriental de Rome persista jusque dans les écrits de géographes arabes où les *mirabilia* correctement associés à l'ancienne Rome étaient régulièrement inclus dans la topographie de Constantinople²⁶.

En dehors des textes des historiens, tant séculiers qu'ecclésiastiques, la vieille Rome faisait parfois une apparition en vers dans le cadre historique des événements de l'Empire d'Occident. Mais une indication claire s'imposait, et celle-ci prenait normalement la forme d'une référence aux habitants de la Méditerranée occidentale, à laquelle la vieille Rome appartenait. Dans les vers grecs de l'Antiquité tardive, ceux-ci figurent sous le nom d'Ausoniens (Αὐσόνιοι), une appellation des Italiens, *pars pro toto*, qui convient parfaitement dans les hexamètres²⁷. Ainsi dans les vers de Pamprépios, ou encore quand Anastase déclare que la Chalkê de Constantinople surpassait tout ce qui existait en Occident : Αὐσονίης νίκησα βοώμενα θαύματα γαίης²⁸. Dans les *Dionysiaques* de Nonnos, le nom de Rome n'apparaît que deux fois, les deux au livre 41 et en conjonction avec l'adjectif *Ausonien* (l. 366 et 390). Le poète indique ainsi clairement, à sa façon docte, qu'il se réfère à l'ancienne Rome²⁹.

En Méditerranée orientale, la reconnaissance générale de l'ancienne Rome ne se trouve que parmi les juristes et dans les conciles ecclésiastiques. Le droit romain avait eu un impact durable sur l'ancien Empire romain et constitua manifestement la base de l'enseignement du droit à Beyrouth jusqu'au cœur de l'Antiquité tardive. Grégoire de Nazianze salua dans la ville le siège des lois ausoniennes : νόμων ἔδος Αὐσονίων. Libéré des contraintes métriques, Grégoire le Thaumaturge décrit Beyrouth, avec son école de droit, comme πόλις Ῥωμαϊκώτερα πῶς³⁰. Les rabbis de Palestine,

26. A. De Simone, G. Mandalà, *L'immagine araba di Roma – I geografi del Medioevo*, Bologne, 2002.

27. Cf., e. g., Strabon, p. 232-233, pour les Ausoniens comme peuple de la Campanie et la mer comme mer Ausonienne. Mais Virgile employait déjà *Ausonii* pour désigner le peuple de l'Italie, e. g. en *Aen.* 12, 834. De même Horace (e. g. *Carm.* 4, 4, 56) et Ovide (e. g. *Met.* 5, 350). Notez *Anth. Pal.* 14, 121 pour Ausonie comme nom de l'Italie, et *Anth. Pal.* 7, 185 avec Αὐσονίη... κόνις pour un enterrement près de Rome.

28. Pamprépios, p. 11, l. 20 (Livrea) ; *Anth. Pal.* 9, 656.

29. Cet usage a même conduit à emprunter le nom d'Ausoniens, appliqué par définition aux Italiens, pour désigner les nouveaux Romains (*Anth. Pal.* 16, 350).

30. Grégoire de Nazianze, PG (Migne) 37, 1538. Grégoire le Thaumaturge, *In Orig. orat. panegy.* 65.



FIG. 7. – Mosaïque de Syrie.

dans la mémoire collective desquels Rome restait la puissance qui avait conquis par deux fois Jérusalem, n'en durent pas moins prendre acte de la force persistante du droit romain à leur époque et, dans cette mesure, tenir compte de l'ancienne Rome³¹. Les grands codes de Théodose et de Justinien devaient consacrer l'appropriation du droit romain par l'Empire byzantin, si bien que c'est en définitive dans cette seule sphère que le mot romain continua en Orient à trahir son origine italienne.

Rien ne rend mieux l'oubli général de la vieille Rome dans la majeure partie de la Méditerranée occidentale qu'une mosaïque honorant les bienfaiteurs d'un hôpital de Syrie, au début du VI^e siècle, avec Romulus, Remus et un loup (fig. 7). Ces figures ne sont là que pour illustrer l'aide aux démunis et indiquer la mission de l'hospice. Comme si le lien avec la Rome ancienne n'existait pas.

Le nom de Rome comme désignation sans équivoque de Constantinople n'est toutefois nulle part plus frappant que dans la grande mosaïque de Madaba, en Jordanie, provenant de la chambre d'Hippolyte exhumée sous l'église de la Vierge. Un sol plus tardif du VI^e siècle présente une scène de Grâces et d'Érotos dans le registre

31. Cf. C. Hezser, *Rabbinic Law in its Roman and Near Eastern Context*, Tübingen (*Texts and Studies in Ancient Judaism*, 97), 2003, notamment J. Harries, « Creating Legal Space: Settling Disputes in the Roman Empire », p. 63-81.

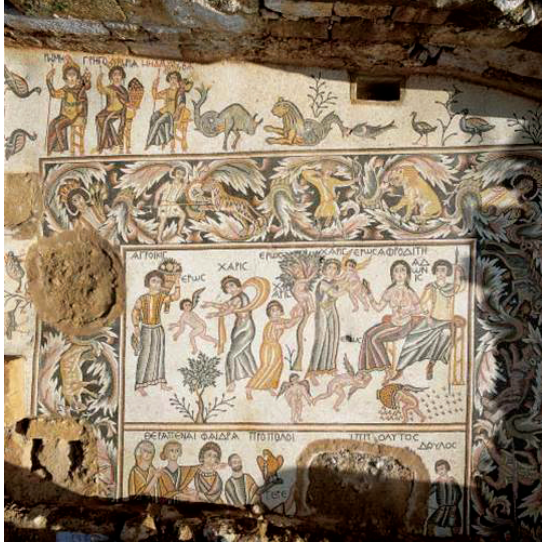


FIG. 8. – Mosaïque de Madaba.

supérieur d'une mosaïque élaborée, avec le mythe d'Hippolyte dans le registre inférieur (fig. 8). Dans la partie supérieure figurent trois personnifications, ou *tychai*, de villes, identifiées comme Rome, Grégoria et Madaba³² (fig. 9). Chacune a une coiffe : celle de Rome est une sorte de bonnet phrygien, tandis que Grégoria et Madaba portent des couronnes tourelles typiques des *tychai* de villes. Imaginant à tort que Rome était ici la ville italienne, les spécialistes se sont évertués sans succès à trouver le moyen de reconnaître Constantinople en Grégoria. Madaba étant clairement présente comme le site de la mosaïque, on avait supposé que les deux autres cités étaient vraisemblablement de grandes villes : de toute évidence Rome et la mystérieuse Grégoria. Or il est tout à fait exclu que Constantinople ait pu être appelée Grégoria, et nul n'est besoin de rechercher pareil nom. La Rome de cette mosaïque est bien Constantinople. Sa coiffe correspond précisément à celle que porte l'image de Constantinople sur la Table de Peutinger (fig. 10). L'identification est plus claire encore à partir de la corne d'abondance que tient la *tyché* de Rome à

32. L'image a été souvent reproduite dans les livres de Michele Piccirillo, récemment dans *L'Arabia cristiana, dalla provincia imperiale al primo periodo islamico*, Milan, 2002, p. 160.



FIG. 9. – Détail : trois *tychai* de villes.

Madaba. C'est précisément l'attribut qui l'identifie dans la statuette de l'Esquilin de Constantinople. Quant à Grégoria, à cette date ni Jérusalem ni Alexandrie ne sont susceptibles d'être l'autre grande cité. En revanche, Antioche fait parfaitement l'affaire. C'est une ville dont nous savons qu'elle essaya de se débarrasser de son nom séleucide au VI^e siècle et, entre 570 et 593, son patriarche n'était autre que Grégoire³³.

Si Théodoret de Cyr et Procope de Césarée connaissaient tous deux la place et l'histoire de la vieille Rome dans les annales de la chrétienté et du paganisme, il est probable que la plupart des gens qui déambulaient dans les rues de Cyr en Syrie ou de Césarée en Palestine ignoraient tout de la ville italienne. Pour eux Rome était

33. Pour les détails, voir G. W. Bowersock, *Mosaics as History: The Near East from Late Antiquity to Islam*, Cambridge MA, 2006, p. 81-86. Pour l'excellente proposition du patriarche Grégoire, P.-L. Gatier, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* 21, *Inscriptions de la Jordanie* vol. 2, 1986, p. 126.



FIG. 10. – Constantinople dans la Table de Peutinger.

tout simplement Constantinople. Quand les califes omeyyades se retirèrent dans les délices de leur château de Qusayr al-'amra en plein désert dans l'actuelle Jordanie (fig. 11), ils y trouvèrent, peints sur le mur, les images des six grands maîtres du monde (fig. 12). Chacun était identifié par un nom ou un titre, tant en arabe qu'en grec : l'empereur byzantin, le Chosroès perse, le négus éthiopien et deux autres, dont les étiquettes ont disparu : peut-être l'empereur de Chine et, au vu des contacts entre Arabes et Khazars, le Kh'q'n d'Asie centrale. Il n'y avait qu'une figure pour évoquer la Méditerranée occidentale : Rodéric, le dernier roi wisigoth de Sicile, dont on a imaginé que le nom avait survécu dans les deux langues de la fresque, mais je suis convaincu que le nom a été mal lu ; l'incertitude demeure quant à l'identité de ce souverain³⁴. Nous sommes malheureusement tributaires aujourd'hui des mauvaises copies de ces images endommagées réalisées par les explorateurs autrichiens Musil et Mielich au début du siècle dernier. Un point n'en demeure pas moins incontestable : pour les Arabes de cette époque et de cette

34. Garth Fowden offre une admirable analyse des six rois d'« Amra » dans le chapitre 7 de son livre, *Qu'ayr 'Amra: Art and the Umayyad Elite in Late Antique Syria*, Berkeley, 2004, p. 197-226. Les quatre identifications survivantes sont [KAI]ΣΑΡ / Qay'a[r], ΡΟΔΟΡΙΚ[ΟΣ] / [L]dhr'q, ΧΟΣΔΡΟΙΣ / Kisr', N / ΗΓΩΣ / [Naj]sh'. Le nom arabe de Rodéric pourrait aussi se lire Rudhr'q. Mais la dernière lettre arabe ressemble clairement à un waw, non pas à un qof, et j'ai contesté l'identification à Rodéric dans *Journal of Roman Archaeology* 21, 2008, p. 734-736.



FIG. 11. – Château de Qusayr al-'amra.



FIG. 12. – Fresque représentant six grands « maîtres du monde ».

région, l'ancienne Rome n'existait pas. La fameuse et très discutée sourate 30 du Coran, la sourate de Rome, renvoie sans équivoque à Constantinople et à l'Empire byzantin³⁵. Des siècles durant, alors que le califat quitta Damas pour Bagdad, rien ne changea vraiment.

De même que les traditions arabes proche-orientales ont pu attacher à Constantinople les miracles de la vieille Rome, un tableau de Rome en Constantinople remontant à l'Antiquité tardive a pu, dans les siècles suivants, être déplacé en Italie alors que se renouait le contact avec l'Occident, notamment avec Venise. La vie syriaque de l'Homme de Dieu, qui existe en deux versions, a été par la suite associée à saint Alexis dans un manuscrit grec du XII^e siècle, à Venise³⁶. Dans les textes syriaques, il est précisé que le saint homme vient de Rome, qu'il abandonna le jour de son mariage pour aller mener une vie d'ascète en Syrie et aboutir finalement à Édesse. Il est clair que dans ce récit la ville de Rome est Constantinople puisque le port est qualifié de proche, permettant un déplacement rapide entre la noce et le port, vers lequel se dirigea le saint homme fuyant les festivités du mariage. La providence voulut qu'arrivât alors un navire à destination de la Séleucie syrienne. Cet épisode ne saurait se comprendre qu'à partir de la topographie de Constantinople. Mais quand le manuscrit vénitien fut écrit de longs siècles plus tard, probablement à Venise même, l'auteur qui se trouvait en Italie pensa naturellement à la vieille Rome et conçut une explication ingénieuse du déplacement éclair de la noce vers le port. Il introduisit une navette fluviale, vraisemblablement pour transporter son héros à Ostie. « Un fleuve traverse la ville de Rome », précise l'auteur, qui ajoute alors : « La mer est à dix-huit milles, et les bateaux remontent le fleuve. » Cette importation générale est un effort transparent pour concilier l'histoire originelle avec un autre lieu.

Peut-être, somme toute, n'est-ce pas très surprenant, malgré la puissance de Rome dans les siècles antérieurs. Quiconque vit dans la partie nord de l'État de New York, par exemple, sait ce qu'est

35. Pour une discussion de cette sourate et de la vocalisation problématique des formes de *ghalaba* qu'elle contient, voir tout dernièrement Nadia El-Cheikh, « "S'rat al R'm" A Study of the Exegetical Literature », *Journal of the American Oriental Society* 118, 1998, p. 356-364.

36. Nous avons une excellente traduction de ces vies par Robert Doran, *Stewards of the Poor: The Man of God, Rabbula, and Hiba in Fifth-Century Edessa*, Kalamazoo, 2006. Aux p. 3 et 5, il laisse ouverte la question de la ville natale (« la Rome nouvelle ou ancienne ») et la scène de la fuite du mariage.

Syracuse et où elle se trouve. Hormis pour les fervents de Thucydide, ce n'est pas une ville de Sicile. Pour la plupart des habitants de l'État de Géorgie, le nom d'Athènes n'évoque pas non plus la cité de Périclès. Curieusement, c'est à Nashville dans le Tennessee et à Toronto dans l'Ontario que les touristes doivent se rendre pour voir un modèle du Parthénon. Les bédouins qui ont repris les restes de Palmyre ne pouvaient imaginer que les immenses monuments où ils plantèrent leurs tentes se conformaient à des modèles architecturaux qui trouvaient leurs origines dans une ville lointaine portant le nom de Rome. Si un voyageur de passage le leur avait expliqué, ils auraient compris que les monuments étaient grecs, mais auraient employé un mot formé avec le nom de Rome³⁷.

*

* *

Le Président Christian ROBIN, M. Jean-Pierre SODINI, ainsi que MM. Frantz Grenet et Dominique Briquel, correspondants français de l'Académie, interviennent après cette communication.

37. J'exprime, comme toujours, ma reconnaissance immense à mon traducteur, Pierre-Emmanuel Dauzat.